

La critique à l'épreuve des caprices du public

Pierre Sorlin
Professeur, Université Paris III

Les systématiquement, sur quelques semaines, les critiques de télévision, qu'il s'agisse des notices détaillées proposées par les journaux de programmes et des commentaires plus détaillés que publient quotidiens et hebdomadaires, laissent une curieuse impression d'amateurisme et de légèreté. On y trouve souvent un résumé, parfois un jugement, très rarement une discussion sérieuse des mérites et des défauts d'un programme. Et, bien qu'il s'agisse d'images sonorisées, la qualité du travail, l'ingéniosité de la prise de vue, les innovations stylistiques ne sont pas prises en compte. Les journalistes doivent visionner un nombre considérable d'émissions, ils disposent, pour leurs chroniques de très peu de place, ils savent que les lecteurs attendent des commentaires brefs et précis : cela suffit-il à expliquer leur prudence et leur laconisme ? En pointant, sur les grilles, les programmes qui faisaient l'objet de notices régulières et ceux qui passaient presque inaperçus, j'ai eu le sentiment que d'autres facteurs entraient en ligne de compte et, pour tenter de les mettre au jour, j'ai suivi de près le traitement réservé aux émissions historiques.

Pourquoi cet ordre d'émissions plutôt qu'un autre ? D'abord parce qu'elles sont faciles à identifier, ensuite parce qu'elles sont peu nombreuses. On laissera de côté les chaînes thématiques ; conçues pour donner du volume à un « bouquet », elles touchent un petit cercle de passionnés intéressés par des thèmes souvent « pointus », très au fait de ce que la télévision peut leur offrir et capables d'opérer leur propre sélection au seul vu des titres ou du nom des producteurs : ce public n'a pas besoin d'être orienté et la presse télévisuelle ne lui prête aucune attention. On écartera encore les programmes scolaires qui viennent appuyer ou illustrer des cours : les enseignants, principaux usagers, connaissent à l'avance les mérites et les insuffisances de ces produits, un coup d'œil sur leur journal pédagogique leur suffit pour les jauger. Les seules émissions historiques que la presse se donne

le mal de commenter sont celles qui visent le public « cultivé ». Pour situer à la fois la tâche qui s'offre aux journalistes, et la façon dont ils la remplissent, nous partirons d'un exemple précis. J'ai choisi, à titre de test, un programme de France 3, *Images inconnues : le XX^e siècle*. Dans le déferlement de célébrations, de festivités et de transmissions exceptionnelles par lesquelles on a marqué la fin du siècle comme le début du millénaire, il s'agit de la seule émission qui, sur les ondes françaises, ait tenté un bilan historique. La chaîne était d'ailleurs consciente du caractère insolite de sa démarche, elle avait largement répandu une abondante information dans laquelle elle mettait en relief le nom prestigieux de l'auteur, Daniel Costelle, énumérait tous les documents inédits dont il était fait usage et soulignait l'originalité d'une évocation conçue comme une histoire de famille. Pour accroître les chances de succès, la diffusion avait été intelligemment fixée au 14 décembre, avant le débordement de festivités qui allaient marquer la seconde quinzaine du mois, en prime time, un mardi soir où les concurrents n'offraient rien de particulièrement attrayant.

Il est impossible de savoir quels journalistes ont assisté à la projection de presse mais aucune notice, aucun compte rendu ne contient quoi que ce soit qu'on ne puisse trouver dans le dossier préparé par France 3. Les opinions exprimées dans les comptes rendus sont unanimement favorables, elles insistent sur le fait que Costelle personnalise le passé en mêlant aux grands événements la destinée de ses ancêtres, celle de ses parents et la sienne propre – sans noter qu'il s'agit d'une biographie fictive puisque le narrateur prétend avoir été tué en Algérie, ce qui lui permet, nous aurons à revenir sur ce point, d'écourter la fin du siècle. Les seules réserves, fort modérées, concernent le choix des images dont plusieurs paraissent incongrues : en quoi un défilé de vétérans de la guerre de sécession, en 1929, illustre-t-il l'arrivée à New York d'une famille juive au début du siècle ? Personne, cependant, n'ose dire, ce qui paraît évident à la seule lecture du dossier de presse, qu'on a, faute de moyens, acheté des vues sans doute inédites mais hétéroclites et de très faible intérêt.

Pierre Sorlin

La critique à l'épreuve des caprices du public

Critiquer ou anticiper les attentes du public ?

Pour l'historien, l'émission et les articles qui en ont rendu compte se présentent comme autant de mystères. Aucun article ne risque la moindre allusion aux erreurs de fait qui sont pourtant nombreuses. Il est vrai qu'un journaliste n'est pas obligé de savoir que la Libye ne fut pas conquise par le fascisme, que la France et l'Angleterre n'abandonnèrent pas l'Autriche à Hitler en 1938 ou que les mesures antijuives ne furent pas imposées, en France, par les seuls extrémistes de l'extrême droite. Admettons qu'une liste complète des inexactitudes serait fastidieuse et que les auditeurs, sans doute, se montrent indifférents aux détails. D'autres silences sont plus graves. Le commentaire mêle approximations, généralités vagues et affirmations inacceptables. Certaines images sont profondément choquantes. Une longue séquence montre des femmes accusées de relations avec les Allemands, déshabillées et arrosées à la lance d'incendie. Le problème n'est pas qu'on montre ce document, mais qu'on le présente sans la moindre explication sur ses origines, sur les circonstances dans lesquelles il a été réalisé, sur les acteurs et le contexte de l'événement : un film qui prétend rendre aux femmes la place que le XX^e siècle n'a pas su leur donner, s'attarde avec complaisance, ici et en d'autres endroits, sur des femmes nues, objets de spectacle. Pourquoi les chroniqueurs de télévision se taisent-ils, seraient-ils tous fumistes ou ignorants ? Cela semble peu probable et il faut trouver une autre explication à l'extrême modération dont ils ont fait preuve face à cette transmission.

Interrogées en novembre 1999 sur la manière dont elles célébreraient la fin du siècle, la plupart des chaînes ont d'emblée annoncé qu'elles ne proposeraient pas de rétrospective, certaines qu'un rappel historique ennuerait leurs auditeurs, seule France 3, chaîne considérée comme « sérieuse » et culturelle pouvait se permettre une plongée vers le passé, à condition de rendre celle-ci attrayante et d'accès facile. Le premier responsable du déclin rapide des émissions historiques à la télévision est le spectateur, ou plus précisément l'idée que les décideurs se font de leurs spectateurs, à partir de l'audimat. Présentée en prime time, une émission historique atteindra difficilement dix pour cent d'audience, en seconde partie de soirée elle frôlera

éventuellement les vingt pour cent. Sur la base de sondages, les amateurs d'histoire télévisée sont considérés comme des personnes que leur bagage scolaire autorise à reconnaître un certain nombre d'allusions, de références et de noms propres renvoyant au passé ; vaguement nostalgiques, ils s'intéressent aux deux premiers tiers du XX^e siècle et trouvent trop récent ce qui s'est produit après l'assassinat de Kennedy ; leur attention est malaisée à fixer, ils « zappent » si l'accroche n'est pas bonne et ne leur promet pas quelques sensations inédites.

Que peut la critique ?

Qu'elles soient fragiles ou solidement fondées, ces considérations ont été intériorisées par les producteurs et les journalistes, elles conditionnent aussi bien la réalisation que le jugement porté sur les émissions. À la différence d'autres productions plus faciles à « vendre », les programmes historiques font l'objet d'une promotion qui annonce des effets nouveaux, des images fortes et de véritables révélations ; quant aux thèmes retenus, ils tournent presque exclusivement autour de quatre points : nazisme, stalinisme, seconde guerre mondiale et arme atomique. Le film qui nous a servi de point de départ ne manque pas à ces deux règles, il joue sur une pseudo-confession, sur des vues spectaculaires (une exécution capitale, des cadavres ensanglantés sur une route coréenne, des femmes nues) et il s'attarde essentiellement (soixante minutes pour un total d'une heure et demi) sur le tiers de siècle qui va de la grande crise économique à la mort de Kennedy. Les chroniqueurs sont conscients du fait que les demandes du public et la politique des chaînes se renforcent mutuellement, l'attente se fixe d'autant mieux sur une étroite bande chronologique que l'offre ne sortira pas de cette période. Il serait donc assez vain de plaider pour une ouverture sur d'autres époques ou pour une exploration de thèmes nouveaux, ces souhaits ne rencontreraient ni l'attente des auditeurs, ni le projet des diffuseurs. À l'intérieur même de l'étroit domaine couvert par la télévision, une critique sérieuse s'avère problématique. Si un historien avait été interviewé par un journal, il aurait dénoncé les impressions du texte et les incohérences de son montage. Un journaliste ne pouvait faire preuve de la même

La critique à l'épreuve des caprices du public

Pierre Sorlin

sévérité sans risquer non seulement de couler le seul panorama du siècle offert sur le petit écran, mais aussi de créer de graves problèmes à l'auteur et à la réalisatrice, Isabelle Clarke, c'est-à-dire à deux des rares personnes intéressées par les émissions rétrospectives.

La critique : inconsciente ou muette ?

Le problème se pose de manière identique pour la majorité des programmes historiques, les chaînes soucieuses avant tout de l'audience se montrent très réservées à l'égard de ce type de programmes qu'elles supprimeraient si leur public montrait le moindre signe de fatigue. On perçoit ici, sur un cas concret, les limites auxquelles se heurte la critique : faut-il être sincère et, à terme, voir disparaître un type d'émission sérieusement menacé ? ou, au contraire, faut-il soutenir ces émissions en voilant leurs faiblesses ? Les journalistes ne sont pas seulement responsables de la manière dont ils informent leurs lecteurs,

leurs jugements pèsent sur l'audience, donc sur la politique des chaînes, ils sont intégrés, sans peut-être en avoir toujours conscience, au processus de création et de diffusion ce qui, de fait, réduit leur marge de manœuvre.

Le cas de l'histoire est révélateur dans la mesure où les évocations du passé concernent un public restreint, disposant d'un certain bagage culturel, mais relativement versatile : l'objet, dans ce cas, prime sur la manière, la rareté des images l'emporte sur leur qualité, l'originalité de la présentation sur la pertinence et le sérieux du commentaire. Il faudrait, pour oser parler du montage, des enchaînements, du rapport entre l'évocation sonore et la représentation, être certain que les auditeurs se montreraient sensibles à ces aspects de la réalisation. Sinon, l'effort est inutile, dangereux peut-être. La presse télévisuelle n'est pas un lieu où l'on puisse juger l'esthétique des programmes.

